

Lurelu



Alexis, ou l'art de rire de ses propres malheurs

Sébastien Chartrand

Volume 40, Number 2, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86076ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartrand, S. (2017). Alexis, ou l'art de rire de ses propres malheurs. *Lurelu*, 40(2), 89–90.

Alexis, ou l'art de rire de ses propres malheurs

Sébastien Chartrand



89

Dans une entrevue accordée à *L'actualité* en novembre 2014, l'écrivain Patrick Isabelle affirmait : «La série "Alexis", d'Yvon Brochu, m'a indéniablement marqué. À l'aube de l'adolescence, je me suis identifié profondément au personnage et j'ai eu l'impression que l'auteur de ces lignes s'adressait à moi directement. C'était vertigineux.»

Il n'est certes pas le seul. En 1994, un article d'Isabelle Clerc, dans la revue *Québec français*, révélait que le fan-club d'Alexis comptait plus de 1600 membres : autant de lecteurs qui avaient assez aimé la série pour prendre le temps d'écrire à l'auteur.

Né en 1949 à Montréal, Yvon Brochu fait ses études au collège Sainte-Marie et à l'Université du Québec à Montréal, où il obtient un baccalauréat en lettres. Avant de se lancer dans l'écriture jeunesse, il travaille pour le Conseil supérieur du livre et au ministère de la Culture et des Communications. On lui doit des textes comiques pour la télévision, notamment pour la célèbre émission *Pop Citrouille*. Directeur de collection en 1993 aux Éditions Dominique et compagnie et aux Éditions Héritage, il dirige aujourd'hui les Éditions Foulire.

En avril 2011, alors qu'il était l'invité d'honneur du Salon international du livre de Québec, Brochu avait été interviewé par *Le Soleil* et confiait ceci : «Dostoïevski et *L'Idiot* m'ont influencé. À preuve, cet extrait que je n'ai jamais oublié [...] : «Quand on s'est mis à mentir, le meilleur moyen de rendre son invention vraisemblable, c'est d'y introduire adroitement un détail qui sorte de la banalité, un détail excentrique, exceptionnel ou même totalement inouï.» Il me semble avoir passé ma vie d'auteur jeunesse à bien appliquer ce conseil.»

Il semble effectivement que, dans la rédaction de la série «Alexis» – amorcée voilà trente ans –, l'influence de *L'Idiot* ait compté, tant pour la profondeur psychologique des personnages que pour ce sens du «détail excentrique».

Les chagrins d'un Sanschagrin

«Depuis toujours, avant même ma naissance, jour après jour, heure après heure, j'ai l'impression de n'être qu'un "problème". Il me semble que tous les malheurs de la terre me sont tombés dessus et je n'ai pas encore seize ans» (*Alexis, en grande première!*, p. 7).

Ainsi commence la préface de la série «Alexis».

Ce qui frappe de prime abord avec ce personnage, c'est sa conviction que rien de bon ne peut lui arriver. Benjamin d'une famille de trois garçons, il déplore de ne pas être aussi intelligent que Martin, supposément le favori de sa mère, ni aussi sportif que l'athlétique Christian, le prétendu préféré du père. Ce malaise prend sa source très loin, comme il le démontre en décrivant ainsi sa mère : «...depuis le début de mon secondaire, elle n'était jamais plus à la maison; comme si mon passage à l'école secondaire avait été une délivrance. Son travail à la librairie était devenu permanent, elle s'était également inscrite à des cours [...] Elle était plus souriante! Plus belle! [...] j'ai toujours eu l'impression que c'était ma faute, "le petit dernier", si elle avait été malheureuse avant» (*ibid.*, p. 27).

Et de son père à qui il ose demander s'il a été conçu par erreur ou par amour, il reçoit cette réponse : «Oui. Par amour... par amour pour ta mère qui voulait à tout prix une fille!» (*ibid.*, p. 49).

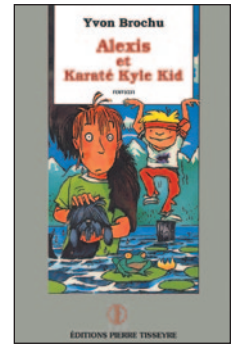
Malgré la dureté des propos, il convient de souligner que la famille Sanchagrin n'est pas dysfonctionnelle. Ni violence, ni pauvreté, ni grand drame n'affligent cette famille qui prend des vacances à Tadoussac ou qui célèbre les petites victoires de chacun (même d'Alexis) avec des barils de poulet frit à la Kentucky. On s'étonne, après la préface citée ci-dessus, que la vie d'Alexis soit si «normale». S'il accumule les bévues à l'instar de n'importe quel jeune de son âge (comme inviter une fille à une fête en ayant

sa fermeture éclair ouverte), rien ne semble justifier qu'Alexis se définisse comme un éternel malheureux.

Au cours de la série, le lecteur assistera à de nombreuses péripéties qu'Alexis appelle ses «malheurs» : la belle Julie Racicot dont Alexis est tombé amoureux quittera certes son copain Daniel, mais pour devenir seulement l'amie du héros; Alexis permet effectivement à son équipe de hockey de triompher, mais après avoir été commotionné par un adversaire et qu'un autre joueur ait été désigné pour le lancer de punition; la performance rock du groupe d'Alexis reçoit une ovation de la salle, mais ne remporte pas le trophée du concours musical. Malheurs et victoires sont indissociables : à ce chapitre, on pourrait comparer Alexis à *L'Idiot* cher à Brochu qui, en subissant une crise d'épilepsie, est sauvé d'une tentative de meurtre par son rival.

Dans un film hollywoodien, l'adolescent aurait séduit la jeune femme, marqué le but gagnant et remporté le premier prix de musique – mais la vie n'est pas un film américain et les succès d'Alexis ne sont «que» normaux. On ne peut s'empêcher de sourire lorsque, par la suite, le héros se plaint (le ventre plein) de ses malheurs; le défaitisme d'Alexis porte à réfléchir et le lecteur est amené à faire le point sur ses propres déboires.

On soulignera l'omniprésence de Julie Racicot (renommée «Julie Deschamps» dans *Alexis, en vacances forcées*) qui est ce qu'on appellerait aujourd'hui une «amie avec avantages», bien que lesdits avantages ne soient que sous-entendus. Fonceuse et sûre d'elle, elle est l'antithèse d'Alexis et, même si l'amour de ce dernier compte beaucoup pour elle, elle ne se gêne pas pour le ridiculiser et lui imposer toute sorte d'engagements dont il se passerait bien – jouer dans un groupe rock, donner des entrevues et personnifier le père Noël ne sont que quelques exemples. S'agit-il,



pour Brochu, d'une autre influence de *L'Idiot* de Dostoïevski, où la jeune Aglaïa ne cesse d'humilier son prétendant malgré qu'elle soit sincèrement touchée par ses sentiments? La comparaison est intéressante d'autant que, dans les deux cas, la relation n'aboutira à rien de concret.

Monter un roman comme une bande dessinée

Pour alléger un roman où le personnage se regarde le nombril en larmoyant sur son sort, il fallait un angle narratif particulier. À de multiples reprises, Yvon Brochu affirmera avoir été un lecteur vorace de bandes dessinées. Il en publie deux très tôt dans sa carrière (*Octave*, *La dolce vita* et *Octave*, *En voiture* en 1983, aux Éditions Ovale) et le neuvième art est le thème central d'un de ses premiers romans, *On ne se laisse plus faire*, où des personnages de bédé se révoltent contre les rôles que leur avait attribué leur auteur.

Il résulte de cette passion un humour très visuel dont toutes les œuvres d'Yvon Brochu portent la marque. C'est d'ailleurs ce qui permettra à l'écrivain, dans la série «Alexis», de dédramatiser les sujets qu'il aborde.

Dans chacun des tomes de la série, l'histoire est divisée en courtes scènes s'achevant sur un gag ou une réflexion, un peu à la manière d'un *comic strip*, ce qui a pour effet de créer un rythme de narration rapide. Chaque scène est elle-même découpée grâce à de fréquents retours à la ligne qui jouent le rôle de «cases». L'expérience de lecture devient très particulière et très proche de la bande dessinée :

«Mets ton imper! m'avait gentiment suggéré maman avant que je quitte la maison.
– Je ne suis pas en chocolat!
– Alexis, apporte au moins ton parapl...
BANG! J'étais parti.
BANG! L'orage avait éclaté.
ET BANG! Les fesses dans l'eau! Mon

pied a glissé.» (*Alexis, en vacances forcées*, p. 10)

Toujours à la manière d'une bédé, les onomatopées foisonnent et servent d'outils narratifs (par exemple le premier «BANG!», ci-dessus, qui indique qu'Alexis a claqué la porte). Mais plus encore, Brochu utilise à profusion les caractères gras, les majuscules et l'italique, pour donner un effet de «ton» ou de «volume» aux dialogues. Il ne recule pas devant l'usage de signes typographiques, comme le dièse, l'arobas et l'esperluette, pour imiter les graffitis qui, dans un phylactère, remplaceraient les jurons – certains paragraphes chantés sont même accompagnés de symboles musicaux, comme des clés, des noires et des croches.

Pour parachever l'effet, Alexis confie souvent ses réflexions «en aparté» avec le lecteur, ce qui donne un effet similaire aux phylactères nuages – on connaît ainsi les pensées du personnage sans que l'action en soit ralentie. C'est ici que Brochu applique avec le plus d'habileté le conseil de Dostoïevski à propos du détail excentrique adroitement introduit dans une fiction.

Tout au long de la série, les illustrations de Daniel Sylvestre se marient à merveille avec le mode narratif. Dans la toute première édition d'*Alexis, en grande première!*, les illustrations avaient été confiées à Jean-François Bélisle, qui dépeignait Alexis sous les traits de garçon soigné, bien coiffé, tranquille et fragile – un portrait qui jurait avec le style de Brochu. C'est donc sous le pinceau de Sylvestre (qui fera aussi une nouvelle couverture pour le premier tome) que le tourmenté personnage deviendra ce rouquin hirsute et dégingandé que l'on associe désormais à Alexis Sanschagrïn.

Cette très nette dichotomie entre le «contenu» et le «contenant» – entre propos et mode narratif – prend alors tout son effet : le lecteur découvre à quel point il est risible de s'apitoyer sur les déboires quotidiens qui touchent chacun de nous.

L'art de rire de ses propres malheurs

L'un des axiomes de la psychologie juvénile est de considérer que l'adolescent risque de prendre la moindre contrariété dans un angle mélodramatique. Le personnage d'Alexis Sanchagrïn représente certainement l'archétype de ce trait de caractère. L'ampleur des conséquences loufoques des déboires narrés permet de prendre du recul sur cette attitude, et voir Alexis se plaindre alors qu'il mène une vie exaltante amène le lecteur à s'interroger sur la vision qu'il a de ses propres mésaventures.

Un travail d'introspection qui fut rarement aussi bien proposé que par cette série tragicomique qui déploie une écriture à la fois généreuse, sensible et burlesque.

lu

La série «Alexis», aux Éditions Pierre Tisseyre :

Alexis, en grande première!, 1988;
Alexis, plonge et compte!, 1989;
Alexis, en vacances forcées, 1990;
Alexis perd la boule, 1991;
Alexis dans de beaux draps, 1992;
Alexis a son voyage, 1993;
Alexis et son album de famille, 1994;
Alexis et Karaté Kyle Kid, 1995.